title : Journal de l’Empire (1810-01-20), Théâtre Français, *George Dandin*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Charlotte Dias (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1810/theatrefrancais/george-dandin

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, 20 janvier 1810.

created : 1810

language : fre

# Théâtre français, *George Dandin*.

Les comédiens français n’avaient pas osé lutter contre l’*Alcade* de Molorido ; ils lui avaient généreusement abandonné la foule : ils s’étaient abandonnés eux-mêmes. Cela leur arrive souvent : ils peuvent avoir du monde quand ils veulent ; mais ils ne veulent pas toujours ce qu’ils peuvent : il y a des moments où il leur convient de ne voir personne, et pour cela ils n’ont pas besoin de fermer leur porte ; leur affiche suffit. Ils ont de certains spectacles admirables qui ne manquent jamais leur coup et dont l’annonce équivaut à celle de relâche : tels sont par exemple *Le Légataire* et *Les Étourdis*, *L’Avare* et *Les Fourberies de Scapin*, *Le Distrait* et *Crispin Médecin*, *L’École des femmes* et *Les Folies Amoureuses*, et plusieurs autres de la même espèce, don la vertu infaillible est de faire reculer le lecteur épouvanté, et d’établir autour du Théâtre-Français ainsi que dans son enceinte une tranquillité parfaite et une solitude profonde. Ces jours-là sont consacrés aux doubles et aux pensionnaires : aucun acteur de quelque distinction ne voudrait se compromettre jusqu’à se montrer dans un pareil désert ; le triomphe des chefs d’emploi n’en est que plus flatteur, lorsque le lendemain de ce malheureux jour, où leurs tristes lieutenants se sont escrimés contre les banquettes, ils paraissent radieux et forts de leur union, devant une assemblée nombreuse et brillante, avide de les voir, heureuse de les posséder, et craignant de les perdre.

Je suis de bien loin d’approuver les injustes dédains du public pour ces spectacles flétris par l’usage, proscrits par le préjugé. Ces pièces qu’on délaisse valent mieux que celles où l’on court : j’observerai même que l’ancien comique de Molière et de Regnard est à peu près aussi bien joué par les doubles qu’il pourrait l’être par les chefs. Les acteurs à la mode dédaignent ces vieilles farces, qui ne procurent aucune considération. Les premiers rôles de la haute comédie, les rôles d’amoureux, d’amoureuses, de coquettes, sont les seuls auxquels s’attache la vogue. On s’amuse des fourberies d’un valet, des grimaces d’une duègne, de la grosse gaieté d’un financier ; on rit d’un vieux usurier, d’un vieux jaloux, d’une vieille femme galante ; mais on rougit presque d’en rire : on accorde peu de prix à l’art d’exprimer ces ridicules ; on n’estime que le comique noble ; on ne regarde comme un talent distingué que celui qui peint les mœurs, les sentiments, les passions de la bonne société : celui-là seul donne de la réputation.

Comment concilier avec cette prévention si fatale au vrai comique l’enthousiasme pour les niais, pour les plus ignobles caricatures ? L’admiration universelle pour le rare talent de Brunet ; le succès prodigieux et constant de ses jeux de mots, de ses lazzis, de ces costumes bizarres et bouffons ; l’affluence de la bonne compagnie à des farces, à des parades burlesques seraient presque soupçonne que les hommes et les femmes cherchent autre chose à ce théâtre que des calembours et des quolibets.